

Nein
Nein
Nein !

Jerry
Stahl

La dépression,
les tourments de l'âme
et la Shoah en autocar

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Morgane Saysana



Rivages

En septembre 2016, l'inénarrable Jerry Stahl touche le fond. Son éternelle dépression est au plus haut, sa carrière et sa vie personnelle, au plus bas. Découvrant grâce à son improbable alerte Google « Holocauste » que des voyageurs proposent des circuits sur les hauts lieux de la tragédie, il décide de s'inscrire. Puisqu'il ne peut soigner son mal de vivre, il ira le nourrir en compagnie de ces « touristes des camps de la mort », qui viennent consommer frites et sensations fortes au snack-bar d'Auschwitz, comme dans un parc d'attractions.

Au gré des innombrables absurdités qu'il doit affronter, et de ses hilarantes interactions avec ses compagnons d'autocar, Jerry Stahl livre un carnet de voyage aussi mordant que désespéré sur le rapport disneylandisé aux lieux de mémoire et à l'Histoire, et mêle comme personne démons intimes et collectifs.

Chef-d'œuvre d'humour noir et d'autodérision, *Nein, Nein, Nein !* signe le grand retour d'un auteur culte de la littérature américaine.

Né en 1953, fils d'immigrés juifs lituaniens, **Jerry Stahl** a grandi à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Diplômé de Columbia, il a commencé sa carrière de journaliste pour le magazine porno *Hustler* – expérience *aussi excitante que de plier du linge en regardant une émission politique* – avant de devenir un scénariste réputé, entre autres pour les séries *Twin Peaks*, *Les Experts*, *Alf* et *Clair de lune*. Il devient aussi accro à l'héroïne et autres substances, ce qu'il racontera dans un ouvrage poignant et sans filtre, *Permanent Midnight: A Memoir (Mémoires des ténèbres)*, adapté au cinéma par David Veloz, avec Ben Stiller dans le rôle-titre. Héritier de Hunter T. Thompson et Hubert Selby Jr, dont il dit qu'il lui a sauvé la vie en lui apprenant qu' *on ne peut pas savoir à quel point on est fou et créatif avant d'avoir mis cette foutue drogue derrière soi* , il est une figure aussi marginale que majeure de la littérature américaine.

Toute son œuvre est traversée par la tragédie de la Shoah et par la dépression, sujets qu'il réussit à transformer de manière alchimique en monuments d'humour délirant, en farces dont le grotesque dérange et secoue les consciences.

Du même auteur
Aux Éditions Rivages

À poil en civil , 2005
Rivages poche n° 647

Moi, Fatty , 2007
Rivages poche n° 921

Anesthésie générale , 2011
Rivages poche n° 967

Thérapie de choc pour bébé mutant , 2014

Aux Éditions 13^e Note

Mémoires des ténèbres , 2010

Perv, une histoire d'amour , 2011

Speed Fiction , 2013

Jerry Stahl

Nein, Nein, Nein !

**La dépression, les tourments de l'âme
et la Shoah en autocar**

Traduit de l'anglais (États -Unis)
par Morgane Saysana

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original :

Nein, Nein, Nein !

*One Man's Tale of Depression, Psychic Torment,
and a Bus Tour of the Holocaust*

Akashic Books, New York, 2021

Couverture : Jerry Stahl © Stéphane Trapier.

© Jerry Stahl, 2022

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5866-3

Pour Zoe Hansen

*Le monde est essentiellement partagé
entre les fous qui se souviennent
et les fous qui ont choisi d'oublier.*

James Baldwin

*On ne devrait écrire de livres
que pour y dire des choses
qu'on n'oserait confier à personne.*

E. M. Cioran

Le ciel était couleur Juifs.

Markus Zusak

Sommaire

Introduction : Piqué en autocar	13
Chapitre 1 : The Kramah ! The Kramah !.....	33
Chapitre 2 : Un cadavre sur la route	53
Chapitre 3 : La seringue de Staline, les Juifs porte-bonheur et le cow-boy de Varsovie	67
Chapitre 4 : Googler « Irruption cutanée car polonais ».....	77
Chapitre 5 : Festival d'empathie	89
Chapitre 6 : La revanche de la postillonneuse cracovienne.....	97
Chapitre 7 : La loi du milieu	107
Chapitre 8 : Brève digression (je vous présente le « vagin youpin »).....	113
Chapitre 9 : Des chaussures confortables	121
Chapitre 10 : La mâchoire du four	137
Chapitre 11 : Indigne.....	155
Chapitre 12 : Gueuleton post-traumatisme	165
Chapitre 13 : Un ogre agaçant et bien-pensant	179
Chapitre 14 : Un restaurant à se pendre	189
Chapitre 15 : Munich.....	201

Chapitre 16 : La fosse aux ours	217
Chapitre 17 : <i>Jedem das seine</i>	227
Chapitre 18 : Comment les morts peuvent-ils respecter les vivants ?.....	241
Chapitre 19 : Le doux contact du verre	251
Chapitre 20 : Au temps des nazis	265
Chapitre 21 : (Trop) dans le jugement à Nuremberg	275
Chapitre 22 : Dachau Blues	287
Chapitre 23 : Avec mes excuses à miss Thorne	297
Chapitre 24 : Stanley Manly	301
Chapitre 25 : Piétiner le visage des morts	309
Chapitre 26 : L'agonie de qui ?.....	323
Chapitre 27 : Passerelle vers la compassion	339
 Remerciements	 351

Introduction

Piqué en autocar

Une partie de chat, à poil, dans un camp de la mort.

Qui savait que ça existait, un truc pareil ?

Pas moi, en tout cas. Pas avant ce matin d'épiphanie où j'ai allumé mon ordinateur pour y découvrir une pièce jointe incontournable parmi celles que me proposait mon alerte Google sur l'Holocauste. Dans la vidéo en question, un groupe de citoyens polonais jouent à chat. Nus. Dans la chambre à gaz d'un camp de concentration. Une fois de plus.

Tout ce cirque provient d'une exposition au musée d'Art contemporain de Cracovie sobrement intitulée *Auschwitz*. Appellation un peu « degré zéro » à mon goût... mais peut-être qu'en polonais ça sonne un tantinet plus festif. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Essayez de visualiser la scène (vous serez bien obligés, de toute façon, car la vidéo a été retirée) : une douzaine de paires de fesses polonaises blafardes, de testicules et de seins qui ballottent tandis que leurs propriétaires gambadent allègrement, tout à leur euphorie de Blancs en liesse. En roue libre dans la salle à Zyklon B du camp de Stutthof, en Pologne, où je crois bien que la

scène a été filmée, avec la bénédiction du gouvernement polonais.

De quoi choquer. Du moins au moment où j'ai débuté ce livre, dans la candeur joviale de l'automne 2016, quand le mot « choquant » n'était pas encore galvaudé, ni employé à tort et à travers dans le sens de « jamais vu ».

Aujourd'hui, alors que je suis sur le point d'achever cet ouvrage, en 2021, année de fléau où les *cosplays* sur la thématique de l'Holocauste et les tee-shirts *Camp Auschwitz* ont le vent en poupe, difficile de ne pas se remémorer 2016 avec nostalgie, comme une époque à l'innocence presque poignante. Cinq ans plus tard, les choses ont beaucoup évolué, les ados TikTokés affichent de fausses brûlures fort seyantes, on voit fleurir des fils de discussion sur les camps de la mort, on chante les tubes de Bruno Mars en play-back et on pose en victimes de l'Holocauste au paradis. *Trauma porn*, le porno du traumatisme. Tandis que les « accélérationnistes nazis » s'extasient sur le coronavirus, qu'ils considèrent comme un don du ciel à la Division Atomwaffen, ce club néonazi brûlant de capitaliser sur l'effondrement de la société pour rendre sa grandeur au concept de génocide (*Make Genocide Great Again*, en quelque sorte) et lancer leur version revisitée de la Solution finale.

De nos jours, on place si haut la barre de « l'impensable » que rares sont les initiatives en capacité de franchir, et quand elles y parviennent, c'est avec la lenteur poussive de l'escargot en pleine ascension. (L'expression « bien sous tous rapports » sonnerait presque surannée.) Si le gouvernement polonais avait invité Trump et autorisé le vidéaste à gazer des Juifs pour de vrai, nous aurions

eu droit à un spectacle des plus réjouissants : notre ex-président folâtrant parmi les autochtones, bondissant de-ci, de-là, un fessier flasque ballant à l'avant de son corps (son tablier abdominal), dépourvu de scrotum, au beau milieu des cadavres fumants. Scène qui, à défaut d'incliner l'aiguille du magnétomètre jusqu'en zone de choc, aurait au moins fourni la matière pour une soirée de franche rigolade costumée à Mar-a-Lago.

Ou pas. Mon différend avec Trump est d'ordre bien plus intime, bien plus obtus que tout ce qui touche à son délire démocratocide et à ses errances qui condamnent les générations futures. Je tiens cet homme pour responsable du foirage de mon bouquin. Grâce aux idées nationalistes et suprémacistes de ce président blanc, mes digressions racoleuses sur les divergences entre Donald et Adolf paraissent désormais plus ringardes que les jeans déchirés et LL Cool J. Tout un pan de livre devenu complètement gnangnan à l'aune de l'histoire contemporaine.

D'un autre côté, il faut voir le verre à moitié plein : si au moment où vous lisez ces lignes, vous tenez toujours sur vos deux jambes, vous n'avez pas succombé à des émanations nucléaires, vous n'êtes pas cramponné à votre respirateur au fond d'une solitude éternelle et viciée imputable au Covid-19, c'est que tout va plutôt pas mal pour vous.

Voici donc le postulat de départ :

Pourquoi rester dans ce pays, à écouter geindre de simples néonazis genre les Proud Boys, quand s'offrait la possibilité de remonter à la source, en Pologne et en Allemagne, pour voir de l'intérieur le fief des authentiques nazis du cru ? Quel meilleur moyen de s'imprégner

d'anticorps fascistes ? Il s'agirait de chroniquer un séjour en Pologne, en Allemagne de l'Est et au cœur de la Seconde Guerre mondiale – en gros, deux semaines de vacances itinérantes à travers les sites sordides-phares et autres hauts lieux de l'Europe des années trente et quarante, conçues par les professionnels de l'agence Globule Tours. « Pendant ce séjour, nous informait la brochure, vous visiterez certains des camps de concentration en activité pendant la Seconde Guerre mondiale. Vous découvrirez les plus infâmes : Auschwitz et Birkenau, où vous verrez des souvenirs glaçants de l'Holocauste. »

Difficile de ne pas entendre le laïus de Globule débité avec la voix virile de Don LaFontaine, le type qui annonce les prochaines sorties sur écran, en début de séance, au cinéma. *Vous frissonnerez d'effroi à la vue de véritables fours crématoires !*

Et, oui, c'est bien en autocar que je me ferais cette petite escapade holocaustienne.

Un moyen de transport aussi rebutant pour le présent passager – je dois l'admettre, même s'il en coûte à mon amour-propre – que les destinations mêmes où nous avons prévu de nous rendre. (Aussi minable cela soit-il de se lamenter sur ses propres tracas dans le contexte d'un génocide à grande échelle perpétré au nom de la « pureté de la race », cela ne dissuadera pas votre serviteur de le faire. En apposant l'avertissement suivant : *Mes problèmes n'ont absolument aucun intérêt*. Et par « mes » problèmes, je veux dire les vôtres, ceux de n'importe qui. En gros, quoi. Vous cherchez à relativiser ? Visitez donc un crématoire en Pologne.)

Ce point désormais réglé, permettez-moi de poursuivre avec le récit de mes mésaventures prépubères à bord d'un car scolaire en marche : une longue succession d'épisodes où je me fis défroquer, agresser, gratifier d'un Dirty Sanchez, et même, par un matin aussi mémorable que traumatisant, vomir dans la bouche.

Je ne suis pas sujet au mal des transports, j'ai juste du mal avec les autocars.

Cet état de fait, couplé à mon allergie aux groupes, explique pourquoi, avant même d'atteindre la Vieille Europe, mes testicules bondissaient jusqu'à mes amygdales à la simple perspective d'un périple avec l'agence Globule.

Au-delà des camps de concentration – concept abstrait, il faut bien l'avouer, avant de se retrouver sur place –, le vrai enfer que je redoutais, c'était d'être pris au piège d'un voyage organisé monté sur roues. Si Sartre disait, à juste titre, que l'enfer c'est les autres, les autres à bord d'un car de touristes sillonnant la Pologne doivent correspondre à ce niveau situé sous l'enfer, et dont j'ai oublié le nom... ou du moins à un recoin de cet affreux endroit.

Après cela, une question s'impose. Quel genre d'homme se dit : « Tiens, et si je me faisais une petite virée dans les camps de la mort » ? Il faut avoir une vie en vrac total pour voir en ce dispositif le remontant idéal, le seul capable de vous remettre d'aplomb, non ? Eh bien, jugez vous-mêmes...

Disons juste qu'à la toute fin de l'âge mûr, je me suis senti un peu, comment dire ? À plat. Désabusé. Rien de très grave. Enfin, tout dépend de ce qu'on entend par « grave ». Si les promenades nocturnes jusqu'au pont à 4 heures du matin pour regarder dans le vague par-dessus

la rambarde sont considérées comme « graves », alors ma situation l'est sans doute. Dans certaines familles, on a les lobes d'oreilles allongés ; la mienne produit des suicides à la pelle. À quarante-neuf ans, mon propre père a rentré la voiture dans le garage puis laissé le moteur tourner. (Rions un peu : grâce à l'essence sans plomb, des hordes d'âmes en peine s'évertuent à tenter de suivre l'itinéraire Monoxyde de Carbone futé, pour, au final, se réveiller le crâne dans un étau car intoxiqué, la bouche ultra-pâteuse ; puis ils quittent le garage en chancelant, regagnent la cuisine et se servent une tasse de jus de chaussettes saveur « et merde-je-suis-toujours-en-vie ».)

Toutefois, le véritable désespoir, le fond du fond, ce serait de trouver enfin le cran de sauter pour se rendre compte, trois secondes plus tard, que la municipalité avait tendu des filets sous le pont. Comme c'était le cas sur mon site local de saut en chute libre. Non seulement il vous faudra continuer à vivre, mais vous devrez, en prime, rester là, pendouillant dans les airs, tel le plus gros bébé du monde, emmailloté dans un filet de pêche, le temps que les secours vous en extirpent et vous laissent pour suivre votre existence de Honte publique de première division. Reportage à 11 heures. (Ne me demandez pas comment je le sais. Disons simplement que les mailles vous collent une sacrée irritation... ça latte à mort.)

Le suicide semble avoir perdu de sa superbe depuis la noble scène dans *Le Parrain 2*, où Tom allume le cigare de Frank Pentangeli et se met à palabrer sur la Rome antique, l'apogée du « Salut, je me taillade les veines dans la baignoire ». Tapez tout de suite « comment se pendre » dans Google et il se peut que vous trouviez, à côté des

panégyriques en l'honneur d'Anthony Bourdain, sous les astuces pour s'autoasphyxier, une colonne de photos de *choke-porn* (ce bon vieux porno à base de strangulation) *made in Europe* aux titres si suggestifs et singuliers que je me suis surpris à avoir envie de vivre, ne serait-ce que pour connaître l'identité de l'auteur de la légende « Poupée roumaine qui fait oui, oui, oui, oui, oui, oui 🎵 » accompagnant un instantané colorisé de Vivian Vance (période *I Love Lucy*) en micro-short, brandissant un nœud de pendu aux allures de lasso.

Oui, c'est vrai, si je peux me permettre de me faire mousser grâce à un suicide de célébrité, le regretté Anthony B. a bien lâché mon nom lors d'un entretien, en me présentant comme le type qui écrirait le récit sans concession de son passage de vie à trépas (« By the Book, » *New York Times*, 22 novembre 2017). Suggestion à prendre, j'en suis persuadé, comme un énième exemple d'humour noir de la part d'un homme si sombre que même ses propres fans n'avaient pas réalisé à qui ils avaient affaire. La seule fois où nous avons causé de ce qu'on appelle des *blagues*, Bourdain avait soutenu que les meilleures, « comme Lenny le savait bien », ne se contentent pas de faire rire, non, on s'en tortille de malaise. Ainsi, après m'avoir contacté sur les conseils *ante mortem* d'Anthony, à l'occasion du premier anniversaire de son décès, pour me proposer d'écrire un texte de « non-fiction au long cours », l'éditeur de chez Amazon fut horrifié par ma suggestion (j'avais émis l'idée qu'une trame tissée d'aphorismes et de sages paroles sur le monde de la gastronomie, saupoudrée de conseils pratiques pour éviter de se brûler en se passant la corde au cou, par exemple, aurait plu à la défunte icône

du milieu culinaire) ; il m'avait alors répondu par écrit, m'annonçant la rétractation des Amazoniens. Oh, et aurais-je l'amabilité (à moins que j'aie mal interprété ?) de bien vouloir égarer son numéro de téléphone ? J'aime à penser que l'épisode a fait glousser Big T, depuis l'au-delà imbibé de cholestérol où il doit désormais résider.

À présent que je relate les faits, tout ça me semble d'un cucul affligeant. Mariage en miettes, carrière en vrac, santé (mentale et physique, merci de demander) douteuse. Pourquoi évacuer les détails scabreux et embarrassants ? (On n'est pas pressés, si ?) Malaxez le tout en une grosse boule de foirades : autosabotage, chaos, attitude de connard typique du junkie repenté de base, dans la vie pro et privée. Ajoutez les ingrédients de votre choix. La haine de soi, comme disait Oscar Levant, n'est ni plus ni moins que le narcissisme qui aurait mis son froc à l'envers. (Bon OK, je fabule, il n'a jamais sorti ça. Mais je le lui ai fait dire dans un film prochainement-jamais-sur-vos-écrans que j'ai écrit à son sujet. Dans sa dernière mouture en date, c'est Natasha Lyonne – tiens, je viendrais pas encore de balancer un nom connu, là ? – qui avait été pressentie pour en assurer la réalisation. « Levant » était un de ces innombrables super projets qu'on se marre bien à envisager mais qui, ensuite, naviguent en orbite autour de la bonde pendant une décennie ou deux avant de disparaître pour de bon via le siphon dans un grand bruit de succion : *whoosh ! ... Yeah ! Vive le show business !*)

Sans vouloir me plaindre, bien sûr. « L'autoapitoiement, comme disait Oscar, n'est ni plus ni moins que... »

Laissez tomber... La plupart des lecteurs ne sauront pas qui était Levant, de toute façon. Autre souci quand

on a le malheur de ne pas mourir jeune : de moins en moins de gens saisissent vos références. (J'ai épousé, par le passé, une jeune femme brillante qui n'avait jamais entendu parler de Groucho Marx. Mais je ne lui jette pas la pierre ! C'est plutôt le ministère de l'Éducation nationale que je tiens pour responsable de cette lacune.) Pour info, Levant fut la première célébrité à aborder les sujets de la névrose et de la toxicomanie (les siennes propres) à la télé. D'une grande vivacité d'esprit, frisant parfois la cruauté, il s'illustrait comme pianiste concertiste, acteur à ses heures perdues et adepte du Dilaudid à plein temps. À la fin des années cinquante, il présenta une émission où un certain suspense tenait ses admirateurs en haleine : tomberait-il dans les vapes ou pas, cette fois-ci ? Le genre de type que j'aime bien, quoi. (Levant déclara – pour de vrai – lors d'une de ses premières apparitions dans le *Tonight Show* : « Je fais beaucoup d'exercice, vous savez. Une fois par semaine, je trébuche et je tombe dans le coma. » Ainsi que : « Je connaissais Doris Day avant qu'elle soit vierge. » Un grand Juif que cet homme, ça oui !) En 2016, la barre des soixante ans passée, j'étais gêné d'être toujours en vie. Dans le milieu des ex-camés à demi célèbres, rien de pire pour foutre en l'air ta crédibilité que de ne pas mourir jeune. Me vanter, moi ?

Il y a vingt ans, j'ai écrit un livre sur la toxicomanie. Ma toxicomanie. Récit devenu film par la suite. (Les insomniaques peuvent toujours le dénicher à 3 heures du matin sur les chaînes câblées les plus raffinées.) Après la sortie du livre et son adaptation cinématographique, je me suis fait inonder de courriers de lecteurs avides de conseils, de partager leur expérience, quand ils ne

s'époumonaient pas tout simplement dans le néant qu'était ma messagerie AOL.

Je ne m'étais pas rendu compte, à l'époque, que le véritable sujet de cet ouvrage était une notion à laquelle je ne faisais même pas allusion, tapie sous les innombrables péripéties à base de seringues et petites cuillères. La dépression. Fléau qui me tenaillait à l'époque. Et me tenaille toujours. (D'un autre côté, si ça se trouve, je suis complètement cinglé, comme ma mère qui, dézinguée aux électrochocs, a rendu l'âme, il y a belle lurette, en maison de retraite et en hurlant qu'Eichmann lui avait piqué ses pantoufles.)

Quoi qu'il en soit, disons juste que pour tenter de gérer la situation, une idée m'est venue...

Bon, d'accord.

Une minute de contextualisation (vous n'avez rien demandé ? Eh bien, vous y aurez droit quand même). Des décennies durant, j'ai eu sur le dos une meute de médecins me rabâchant que je n'en avais plus que pour un an, *grâce à* cette hépatite C contractée via une aiguille contaminée. Ce qui – je ne vais pas mentir – n'était pas pour me déplaire. Tous préconisaient une cure d'interféron, un traitement atroce administré par injection – avec un taux d'efficacité de seulement cinquante pour cent – provoquant de tels troubles de l'humeur qu'il conduisit deux anciens junkies de ma connaissance, plutôt baraqués, à se fourrer un flingue dans la bouche, et une automobiliste à faire une embardée volontaire depuis Mulholland Drive suivie d'un atterrissage parfait sur la terrasse d'un producteur de sitcoms à l'eau de rose ; elle dut ensuite

s'extraire de là en rampant et raquer pour faire remorquer son encombrant véhicule.

Ironie du sort, c'est mon refus de prendre de l'interféron qui m'a sauvé la vie. En me rendant éligible à un essai pharmaceutique chapeauté par l'hôpital de Cedars-Sinai, nécessitant des patients « néophytes en matière d'interféron ». Juste pour que les choses soient claires, loin de moi l'idée de me comparer aux jumeaux et à tous les autres innocents passés à la moulinette du docteur Mengele. Ils entrent en scène plus tard. D'autant que j'ai touché six cents dollars pour douze semaines et n'ai vu le médecin qu'une seule fois. Le reste du temps, j'étais pris en charge par des infirmières et des phlébotomistes d'une patience à toute épreuve. Fort affables, même si elles galéraient parfois à dissimuler leur répugnance à batailler pour prélever du sang depuis les veines raidées comme le bois des ex-professionnels du shoot comme moi. Cedars-Sinai jouxte Beverly Hills, et la salle d'attente avait des allures de centre de désintox égayé de magazines de golf.

Hélas, le médicament soutenu par mon équipe – Allez, Abbott Laboratories ! On va gagner ! – ne fut pas retenu en finale. Pour la simple raison, si vous voulez mon avis, que, contrairement au vainqueur couronné par la FDA (la Food and Drug Administration), Harvoni (qui se vend désormais neuf cents dollars la dose aux États-Unis, trente au Canada), le produit en lice aux couleurs d'Abbott vous réduisait le cerveau en bouillie avec ses effets secondaires dignes d'un mauvais acide. Certains jours, après ma prise de sang, je rentrais à la maison recroquevillé sur le volant, m'efforçant d'esquiver des poteaux électriques aux rictus

béants, d'appréhender à nouveau le concept d'asphalte et la nature solide de ce matériau. « Non, la voie express n'est pas en train de fondre » devint mon mantra. Sans parler des éruptions cutanées fulgurantes. Des déman - geaisons surgies de nulle part et si violentes que j'avais toutes les peines du monde à me retenir de sortir manu militari de leurs voitures de parfaits inconnus, que j'aurais payés pour m'écorder à coups de râpe à fromage. Un jour parmi tant d'autres, à 3 heures du matin, incapable de résister à ce prurit, je me suis carrément arrêté sur le bord de la route, j'ai baissé mon futaal et commencé à me frotter le dos et le cul contre un arbre, à la manière d'un ours, devant le Southwest Museum. Toute inhibition désormais levée, je suis resté accroupi à me trémousser contre l'écorce rugueuse, lâchant des « Ahhhh ! » sonores, comme un homme en friture dans une poêle soudain nappé de glace italienne salvatrice.

Mon besoin était si impérieux que j'en oubliai à quel point le Los Angeles Police Department aimait embusquer ses voitures dans ce coin de la ville pour choper les fous du volant qui grillaient le stop. Cette nuit-là, je dus donc me prêter, en sus du test d'alcoolémie, à un autre exercice encore plus réjouissant : serrer les fesses pendant que le flic, un type athlétique au cou taurin, la trentaine à peine, coiffé à la brosse, me fouillait les poches – mon ben toujours baissé, jambes chiffonnées sur mes chevilles. Un phénomène que je ne m'explique toujours pas, pas plus que je ne trouve quelqu'un pour y croire. (Cerise sur le gâteau : grâce à ces prélèvements sanguins incessants, j'avais des traces de piqûres fraîches sur les bras.)

« Je vais tomber sur un truc qui pique, genre un gros dard, là-dedans, ou quoi ? » s'interrogea l'agent avant de s'accroupir pour fourrer ses mains dans les profondeurs de mon jean souillé. Vu les vapeurs d'ersatz de strychnine et de mauvais LSD qui me carbonisaient la cervelle – ô joies de toute cette expérience –, je n'arrivais pas à savoir s'il faisait du zèle ou s'il s'amusait à rejouer une scène tirée d'une pièce de Joe Orton.

L'avantage de l'hépatite C, dans mon cas : toutes mes journées, même la plus anodine, étaient animées par un sentiment de défiance digne de la Légion étrangère, à l'idée d'avoir bravé l'avis des professionnels de la santé. Je vivais sur le fil du rasoir viral, en quelque sorte. Avant le traitement, le moindre saut à la supérette revenait à provoquer la mort en duel. Après, ça s'est tassé. Bien sûr, grâce au Covid, dès qu'on sort de chez soi, on est désor - mais tous potentiellement sujets à une paranoïa mâtinée d'hypocondrie. Un virus aéroporté s'attrape facilement, rien à voir avec l'échange fastidieux, sang contre sang, requis pour refile l'hépatite C à ses proches.

Avec le recul, ma déshépatification est une des choses les plus déprimantes qui me soient jamais arrivées. Certes, j'éprouvais de la gratitude, mais purée... Le fait de ne pas y passer ouvrit en moi les vannes d'un profond désarroi, du genre qui ébranle l'âme sans origine précise. Je n'avais peut-être pas accompli grand-chose dans la vie, mais, punaise, j'avais quand même fait un sacré pied de nez à la médecine occidentale en ignorant les conseils des experts qui m'avaient seriné pendant vingt ou trente ans : « Vous n'avez plus qu'un an à vivre, gnagnagna. » J'avais agi d'une façon qui était censée me tuer par défaut – et ce sans

l'intervention d'un *speedball* (ce fameux mélange de cocaïne et d'héroïne parfois fatal), ni de gros arrachos habitués à zoner sur la 18^e et à extraire de leur bouche des ballons de rabla, au coin de la rue du Crack et de l'avenue des Trois Meufs.

Ainsi, peu avant mon délire Globule, lorsqu'un ultime examen post-cure montra que mon foie allait bien mais qu'une « masse suspecte » avait fait irruption sur un de mes reins, je ressentis une étrange joie au moment de me dévêtir pour l'ultrason. La veille de mon départ, les résultats étaient prêts. Mais je n'appelai pas pour les obtenir. Pas par peur d'être condamné. Par peur de ne pas l'être.

Je m'embarquai pour le Vieux Continent sachant que, grâce à ce nouveau cadeau-mystère arrimé à mon rein, je rentrerais peut-être les pieds devant. Une fois de plus. Mais bref, passons. La vérité, la vraie, était moins reluisante : il n'y avait aucune explication logique à cette tristesse gravée au creux de mes os, je le savais pertinemment. Rien que ma propre litanie de faux pas et leurs retombées ; tout cela était d'une banalité consternante. Je n'étais ni plus ni moins qu'un vieux chnoque nanti d'une épouse jeune, de deux filles magnifiques (vingt-trois ans d'écart entre elles), d'un mariage qui part en sucette et d'une vie entière de regrets à revivre et savourer. (Nous y reviendrons plus en détail par la suite.) Comme aimait à dire feu ma grand-mère Essie : « Arrête de geindre ! Y en a qui sont obligés de marcher sans jambes ! »

Au moins, la confrontation avec la Mâchoire Géante de l'Enfer que fut l'Europe de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale procurait au visiteur de quoi justifier la désolation qui lui rongeaient l'âme. Pour le meilleur ou pour

le pire, les antidépresseurs n'ont jamais fonctionné sur moi. Alors, au lieu de m'évertuer à réprimer ce malaise, pourquoi ne pas plutôt l'alimenter ? Lui donner une raison d'être ?

De la même manière qu'à seize ans, quand mon père avait tiré sa révérence, j'avais en secret éprouvé un certain soulagement (depuis toujours en proie à un mal-être irrationnel, je venais enfin de trouver une raison rationnelle à ma mélancolie), j'avais bon espoir qu'en m'imposant une situation où le malheur était de rigueur, l'expérience Globule m'apporte une nouvelle forme de soulagement. Je pourrais explorer le pays du génocide, visiter les théâtres d'indicibles souffrances, où l'on était précisément censé ressentir le désespoir et la dépression jusque dans sa moelle épinière – peut-être la condition préalable la plus sinistre à laquelle l'humanité puisse se soumettre.

À présent que je m'entends confesser ce plan d'action, il me paraît complètement barré.

Mais croyez-moi, ce n'est même pas la facette la plus gratinée de toute cette entreprise.

Il faut bien reconnaître, oui, vu la réalité infernale endurée par quatre-vingt-dix pour cent des Terriens, que mes déboires étaient des problèmes de riches. Mais ils n'en demeuraient pas moins *mes* problèmes. Des soucis très particuliers, très spécifiques, avec ça.

Quelques éléments de contexte supplémentaires : en septembre 2016, quand je suis parti pour Varsovie, j'en étais, comme je l'ai déjà dit, à mon troisième mariage et j'étais papa quinquagénaire d'une fille de vingt-cinq ans. J'étais également en instance de divorce avec une femme de trente-trois ans (épouse numéro trois), mère de ma

deuxième fille, alors âgée de deux ans. D'ailleurs, à mon retour du Vieux Monde, ce duo (jeune maman et enfant) ne vivrait plus avec moi. Elles se seraient installées au Texas. Chez la mère de la maman. Madame prendrait aussi les chiens.

Tout à fait. Eh oui, un jour, tu te réveilles et ta vie est devenue un morceau de country larmoyant.

Mais revenons à nos éléments contextuels. (Si, si, je vous assure, tout ça se tient.)

La première fois que j'ai foutu en l'air un mariage, quittant mon épouse et ma fille de deux ans adorée, ce fut à cause de l'héroïne. La dernière fois (qui, par comparaison, ferait passer la première pour noble), pour avoir été un pauvre dépressif narcissique versé dans la haine de soi et l'adultère. Le truc chouette quand tu es toxico, c'est que tu peux mettre le moindre coup de pute, tous les ravages que tu infliges – à des gens ne le méritant pas le moins du monde, en général –, sur le compte de la drogue. Par contre, une fois évacuée la came, il n'y a plus que toi pour assumer les conneries, mon gars. (Ça me tue toujours de repenser à cette fois, quand la mère de ma fille cadette – alors âgée de trois ans – et moi avons décidé que c'était fini entre nous, pendant la première accalmie après moult cris et récriminations, où j'ai vu mon ex secouer la tête dans un soupir : « Mais mon couillon, c'est pas tant que tu m'aies trompée... C'est tes sautes d'humeur à la con, putain, ton mal-être. J'ai pas envie d'élever un môme auprès d'un gros dépressif comme toi. »)

Voilà, elle avait lâché le morceau.

Rien de tout ce qui vient d'être dit ne mériterait qu'on s'y attarde si cette histoire de vieux qui épouse une femme

plus jeune, enfante un bébé à un âge plus qu'avancé, avec toutes les complications tantôt terriblement gênantes, tantôt désopilantes, ou les deux, n'avait pas été le sujet d'*OG Dad*¹, livre dont j'ai fait la promo sur le podcast de mon ami Marc Maron. Après quoi, des producteurs de chez ABC y flairèrent la matière pour un succès garanti sous format série et décidèrent de mettre le grappin dessus illico. Histoire de « le retirer de la table », comme on dit (apparemment) dans le milieu. Et de me payer pour le transformer en une bonne tranche de rigolade télévisée. Au terme de l'aventure, le couple et la cellule familiale en question avaient déjà implosé, et ce n'était pas beau à voir.

Comment relater l'expérience ? Eh bien, imaginez que vous êtes pilote et qu'on a engagé vos services pour écrire un texte sur les joies de l'aviation au moment même où votre engin se met à piquer droit vers le sol, suivi d'une traînée de fumée. Lorsque vous avez signé le contrat, vous étiez tranquille en vol. Mais vous voici à présent tenu de vous extasier sur les plaisirs du transport aérien – sans oublier de faire rire, hein ! – depuis la carcasse fumante de votre appareil échoué. Accident imputable, sur toute la ligne, à votre attitude scélérate.

J'avais six semaines pour mettre la série sur pied, pour pondre un traitement qui soit au goût d'un des producteurs de la chaîne de télé – un rouquin svelte et sensible. (Le « traitement », pour les chanceux parmi vous qui ont

1. Forme diminutive de « *Old Guy Dad* », qui pourrait se traduire par « Un papa plus tout jeune », un « papa papi ». (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

su esquivar l'herpès viral du show-business, est un document qu'on vous somme de rédiger pour expliquer ce que vous avez l'intention d'écrire afin d'obtenir la permission de l'écrire, auprès des cerbères de l'industrie du film dont le boulot, à Hollywood, consiste à vous payer pour écrire. Ou ne pas écrire, selon les cas de figure.)

Au bout d'un mois à pédaler dans la semoule comme c'est pas permis, il me restait deux semaines pour concocter un laïus qui tienne la route. Laps de temps coïncidant avec celui que je passerais à visiter des camps de concentration.

Ce qui signifie, en bref, qu'en parallèle avec mes pérégrinations entre Auschwitz et Dachau, je m'échinerais à mettre en forme une série télévisée articulée autour d'un mariage super poilant (le mien) entre un vieux croûton et une jeunette – union désormais partie en fumée, elle aussi – et des joies d'être un papa-papi plein d'allant (même si mon enfant ne résidait plus dans le même État que moi), adaptée d'un livre sur lequel la chaîne s'était ruée sans se donner la peine de le lire. La lecture, vous comprenez, c'est tellement surfait... Rien de tel qu'un bon podcast.

Vous voyez un peu le tableau. Lorsque Producteur Sensible retrouva enfin le bouquin et tomba sur un passage, au hasard, où j'avoue que les raisons m'ayant poussé à me maquer avec une femme deux fois moins âgée que moi n'étaient pas exclusivement romantiques, qu'une partie de moi, parano car flippée du troisième âge et de ses fatales pertes de facultés, voulait avoir quelqu'un pour éponger la bave sur son menton pendant les années pré-démence, il ne fut pas très emballé. Plutôt paniqué, je

crois qu'on peut le dire sans exagérer. Après tout, sa carrière à lui aussi était en jeu.

Et donc, comme si mon propre comportement et ses conséquences bien réelles n'étaient pas déjà assez démo - ralisants, je devais maintenant – au nom du divertissement tout public – rédiger ce texte comme si rien de tout ça ne s'était produit. Comme si tout roulait toujours. Histoire de toucher de quoi payer la pension alimentaire. Mais ne focalisons pas sur les aspects négatifs, gardons une vue d'ensemble !

Nous, les Juifs, nous avons toujours – c'est pratique ! – une bonne raison de râler et de nous lamenter, si vous voulez aller par là. L'effroyable ragoût de l'Histoire mijote à jamais.

Ainsi, je brûlais de me prendre en pleine face la preuve brutale de l'existence du mal. Un sentiment insolite, je m'en rends compte à présent, mais rappelons que c'était, sans vouloir me la jouer nostalgique, avant que l'autre animateur de jeux télé fasciste érige le racisme, la miso - gynie et la violence nationaliste en véritables fleurons industriels de l'Amérique, et que le pays entier commence à se contorsionner sous l'effet d'un Syndrome d'Aliénation Parentale.

J'avais besoin de me mettre sous la dent quelque chose de plus consistant que ma propre spirale de la honte – et sa série dérivée version show-biz – pour renforcer la tris - tesse et la rage qui me rongeaient les entrailles. J'avais besoin de fouler le sol foulé par Himmler.

J'avais besoin de me rendre au Pays des Vrais Nazis.

Chapitre 1

The Kramah ! The Kramah !

Alors voilà, je quitte un crématoire d'un pas traînant, lors d'une visite guidée d'Auschwitz, quand soudain, une bande de jeunes Asiatiques en tee-shirts assortis à l'effigie de Bowie fondent sur moi, poussant des cris stridents : « *The Kramah ! The Kramah !* » couinent-elles en anglais. Je ne parviens pas à identifier leur accent, mais au bout de quelques secondes, je me rends compte qu'elles veulent dire « Kramer », car elles m'ont pris pour l'acteur Michael Richards de la série *Seinfeld*. La première pensée qui me vient est la suivante : « Ça devrait être interdit de s'égoïsser ainsi dans un camp de concentration. » La deuxième est une interrogation : « C'est vraiment glauque de ressembler à Michael Richards, non ? »

Bien sûr, je me sens vraiment une grosse merde de m'être dit ça, c'est lamentable. Surtout ici. Mais c'est le but, justement. Je sors tout juste, vacillant, d'une de ces chambres sans air criblées de taches où, il y a soixante-dix ans, un million d'hommes, de femmes et d'enfants passèrent leurs vingt dernières minutes sur terre, leurs bouches écumeuses et tordues de douleur atroce tandis que l'acide prussique leur brûlait les poumons jusqu'à l'asphyxie.

Les cadavres, ai-je appris, formaient une pyramide. Les victimes se démenaient pour atteindre l'ultime petit centimètre cube d'air, juste sous le plafond. Les parents tentaient de soulever leurs enfants aussi haut que possible. La couche supérieure était toujours constituée de bébés.

Avant « l'incident Kramer », dans la file d'attente pour obtenir nos tickets, j'ai attrapé un coup de soleil sur la nuque. Les rayons étaient ardents et la file serpentait depuis l'entrée du camp de la mort, traversait une esplanade attenante jusqu'au coin le plus éloigné du parking. Mais bon, vous apporteriez de l'écran total à Varsovie, vous ? Au mois de septembre ?

Lorsque je me surprends à pleurnicher pour une brûlure superficielle contractée à Auschwitz, j'ai envie de m'arracher la cervelle, de la plonger dans de la soude puis de la rouler dans du verre pilé. Après la chambre à gaz, il paraît tout à fait normal que la conscience d'appartenir à la race humaine suscite une telle réaction.

À quelles règles de bienséance faut-il se conformer pour décliner les demandes de selfie de la part d'admiratrices transies, au beau milieu d'un camp d'extermination, quand – cerise sur le gâteau – vous n'êtes même pas la vedette en question ?

J'accorde quelques poses à mes jeunes groupies histoire de m'en débarrasser. Elles veulent me voir sourire. Je jette alors un regard nerveux en direction de mon groupe, espérant qu'aucun de mes compagnons de voyage ne sera témoin de cet épisode super embarrassant. Inutile de le dire : ce ne sera pas le dernier au cours de notre exploration routière du Reichland, où nous butinerons de camp